

—Volour ! voleur ! répéta Mme Prudence.

Et, poussant une sorte de cri sauvage, pareille à une panthère, elle bondit sur Forestier pour lui arracher les papiers des mains. Mais il les tenait bien. Alors entre la femme et l'homme, tous deux terribles, écumanant de fureur, une lutte épouvantable s'engagea.

Forestier avait pour lui sa force masculine, il résistait aux assauts successifs et parvenait à tenir les papiers éloignés des mains de la marchande à la toilette, qui arrivait au paroxysme de la fureur, de la rage.

—Misérable ! infâme ! hurlait-elle, rends les papiers, rends-les !

—Non ! ils sont à moi autant qu'à vous.

—Lâche ! voleur ! rends les papiers, te dis-je !

—Je veux savoir ce qu'ils contiennent.

—Jamais ! jamais !

—Je veux bien vous les rendre, mais après les avoir lus.

—Non, non ! tu ne dois rien savoir, tu ne sauras rien !

Et la lutte continuait.

Tous deux étaient haletants, elle surtout, dont les yeux s'étaient injectés de sang et dont le visage s'était horriblement contracté. Ses cheveux dénoués tombaient épars sur ses épaules et son chapeau était foulé sous leurs pieds.

Elisabeth, qui venait de vendre les deux statuettes et en faisait la facture, n'entendait que des éclats de voix assourdies auxquels elle n'apportait pas grande attention, ne se doutant guère de ce qui se passait dans le petit salon.

Quant au garçon de magasin, il était occupé dans le sous-sol.

Si Forestier avait la force, bien qu'il n'eût guère que son bras droit pour se défendre, la marchande à la toilette avait l'agilité et la liberté de ses mouvements. Repoussée, elle revenait rapidement et vigoureusement à l'attaque. Se ruant sur son antagoniste comme une furie, elle parvint enfin à saisir les papiers ; alors Forestier poussa un cri de rage et ce fut lui, à son tour, qui se précipita sur Mme Prudence, comme un fauve furieux ; il l'empoigna par les cheveux et n'eut pas de peine à ressaisir les papiers auxquels la brocanteuse attachait un si grand prix, qu'elle se serait fait tuer plutôt que de les abandonner au bandit.

La lutte recommença, et si Mme Prudence n'eût pas été gantée, elle aurait labouré de ses ongles la face de Forestier et lui aurait arraché les yeux ; mais elle lui assénait sur le visage de formidables coups de poing, cherchant ainsi à l'étourdir et à lui faire lâcher prise.

Frappé sur le nez, le sang de Forestier coula ; de nouveaux coups l'aveuglèrent. A son tour, d'un coup de poing il fit reculer la femme et, avant qu'elle eût le temps de revenir sur lui, il partit d'un éclat de rire sardonique et lança les papiers dans les flammes du foyer.

Mme Prudence poussa un rugissement de lionne blessée, et comme la lionne défendant ses lionceaux, elle bondit vers la cheminée pour retirer les papiers du feu.

Il était déjà trop tard : les flammes avaient enveloppé ce nouveau et peu résistant combustible : les précieux papiers étaient brûlés.

Elle fit entendre un sourd rugissement et plus terrible encore que tout à l'heure, ayant de la féroce dans le regard, effrayante, elle se dressa en face de Forestier qui, comprenant alors seulement la bêtise qu'il venait de faire, restait immobile, les bras ballants, hébété.

Si, à ce moment, elle avait eu un couteau à la main, dans sa fureur et son affolement elle en aurait plongé la lame dans la poitrine du misérable.

—Voleur ! assassin cria-t-elle en lui mettant le poing sur la gorge.

Il était revenu de sa stupeur.

—C'est votre faute, c'est vous qui l'avez voulu, répliqua-t-il d'une voix creuse.

—Plus rien à faire ! tout est perdu ! s'exclama-t-elle avec désespoir, en se tordant les mains.

—Mais vous savez ce qui était écrit, hasarda Forestier.

Elle lui lança un regard qui le fit frissonner.

—Imbécile ! brute ! répondit-elle d'une voix sifflante, plus rien à faire, te dis-je, tout est perdu !

—Vous avez toujours la jeune fille.

—Oui, et elle épousera celui qu'elle aime, celui que tu appelles un petit rapin, mais elle n'aura pas les biens de sa famille que je pouvais lui faire rendre. Mes projets sont anéantis, quand tout marchait à souhait, et ta fortune, misérable ! la fortune que je voulais te donner, elle est là, maintenant : cherche, cherchela dans les cendres !

—Si vous m'aviez dit ce que contenaient les papiers, cela ne serait pas arrivé.

Elle haussa dédaigneusement les épaules. Un sourire amer crispa ses lèvres, et la fureur s'emparant d'elle de nouveau :

—Forestier ! s'écria-t-elle d'une voix rauque, haletante, en le foudroyant du regard, vous êtes un bandit, un de ces scélérats qui sont la honte de l'humanité ; écoutez ce que je vous prédis : vous finirez mal, vous mourrez forcé à la Nouvelle-Calédonie, si ce n'est pas sous le couteau de la guilotine. Ah ! comme je regrette aujourd'hui de vous avoir connu ! et comme je maudis le jour où vous êtes entré chez moi pour la première fois !

Et avec un redoublement de fureur, les yeux pleins de flammes :

—Pourquoi restez-vous ici ? Qu'est-ce que vous attendez ? De l'argent, peut-être ? Ah ! ah ! ah ! continua-t-elle avec un rire saccadé, de l'argent, il n'y en a plus ici pour vous... J'aurais de la pitié pour un chien galeux, je n'en ai plus pour vous ; je vous verrais crever de faim devant ma porte que je ne vous jetterais pas une croûte de pain.

Elle ouvrit toute grande la porte du salon, et d'un geste impérieux :

—Allons, reprit-elle d'une voix éclatante, décampez, je vous chasse, je vous chasse !

Et, comme il restait immobile, n'ayant pas l'air d'avoir entendu :

—Je vous chasse ! répéta-t-elle ; vite, vite, délivrez-moi de votre odieuse présence, et surtout, misérable ! ne reparez jamais devant moi... Mais partez donc ! partez donc ! Faut-il que je fasse appeler les gardiens de la paix ?

Sous le coup de cette menace, qu'elle aurait certainement mise à exécution, Forestier se décida enfin à s'en aller. Il marcha vers la porte, mais avant d'en franchir le seuil il se retourna et darda sur son ennemie un regard de vipère.

Quand il fut sorti du magasin, Mme Prudence, qui l'avait suivi pas à pas, dit à Elisabeth.

—Cet homme ne doit plus remettre les pieds ici, je l'ai chassé !

—Mais qu'est-il donc arrivé ?

—Il a voulu me voler.

—Par exemple, fit la vieille fille, levant ses bras vers le ciel.

—Nous n'avons plus à nous occuper de ce misérable. Elisabeth, il faut renvoyer la voiture, je n'irai pas aujourd'hui au chemin de fer.

Sur ces mots, elle rentra dans le salon, où, encore très surexcitée, elle se laissa tomber comme une masse sur le canapé.

Son regard sombre se porta sur le foyer de la cheminée et, encore furieuse, elle prononça sourdement :

—Plus rien, plus rien ! c'était trop beau !

XVIII.—LES RENSEIGNEMENTS

Le surlendemain, la marchande à la toilette reçut de l'agence Brévanne un billet signé du directeur, ainsi conçu :

“Madame,

“Je vous prie de vouloir bien passer à mon cabinet aujourd'hui même, si cela vous est possible ; j'ai à vous entretenir au sujet des renseignements que vous m'avez demandés et que je suis en mesure de vous fournir.

“Recevez, madame...”

Elle froissa le papier avec une sorte de rage, le déchira et en jeta les morceaux au feu.

—Je n'en ai plus besoin de ses renseignements, grommela-t-elle entre ses dents serrées, et je ne me rendrai pas à son invitation pour perdre mon temps. C'était bien la peine d'avoir tant fait déjà ; et ces milliers de francs dépensés inutilement, comme si je les avais jetés à l'eau... Ah ! ce misérable, cette canaille de Forestier ! Faites donc de magnifiques projets, mettez donc toute votre intelligence, à d'admirables combinaisons, pour voir tout cela emporté comme un nuage de fumée par un coup de vent.

La tête dans ses mains, elle se mit à réfléchir.

—Après tout, se dit-elle, pourquoi n'irais-je pas à l'agence ? Je peux bien avoir la curiosité de savoir en quelles mains sont les biens du marquis et quel est le chiffre de cette fortune ; j'ai payé assez cher pour cela, sans compter ce que ce M. Raymond Brévanne va me réclamer encore ; car j'aurais beau lui dire : “Je n'ai plus besoin de vos renseignements,” il en exigerait le paiement quand même. Quand on s'est fourré dans les pattes de ces sortes de gens, on ne s'en tire que moyennant finance.

Vers deux heures elle s'habilla, et, la figure couverte d'un voile épais, elle se rendit à pied à l'agence.

M. Brévanne était en conférence avec deux personnes. Mme Prudence dut attendre pendant près de vingt minutes, mais elle avait été annoncée, et dès que les deux clients eurent pris congé du directeur de l'agence, celui-ci vint lui-même présenter galamment sa main à la marchande à la toilette pour la faire entrer dans son cabinet.

Il était de charmante humeur et avait une figure réjouie qui contrastait avec l'air soucieux, maussade de Mme Prudence.

—Vous paraissiez contrariée, chère madame, dit-il ; serait-ce parce que je vous ai fait attendre ? Je n'ai pu faire autrement, je vous assure, et je ne vous en prie pas moins humblement de me pardonner.

Elle ébaucha un sourire et répondit :

—Vous n'êtes pour rien, monsieur, dans les ennuis que j'ai en ce moment.

—Les affaires, n'est-ce pas ?

—Oui, les affaires.

—Ah ! dame, depuis quelque temps elles laissent beaucoup à désirer ; j'en sais quelque chose. Tenez, depuis trois jours, j'ai annoncé plus de quarante faillites prochaines à mes clients. Tout le monde se plaint, on est lassé de ne rien faire et les impôts augmentent toujours. Il n'y a plus d'argent, répète-t-on, et, expliquez ça, tous les soirs les cafés-concerts et les théâtres regorgent de monde.

Il se mit à rire bruyamment et reprit :

—Voulez-vous que je vous dise, Mme Prudence ? Eh bien, ça a toujours été et ce sera toujours comme ça ; c'est une habitude que l'on a de se plaindre. Mais laissons cela et parlons de choses que vous devez être impatiente de connaître.

—Je vous écoute, M. Brévanne, fit-elle d'un ton qui semblait dire qu'elle s'intéressait fort peu à ce qu'on allait lui apprendre.

Brévanne lui lança un regard oblique et employa quelques instants à ranger méthodiquement des papiers épars sur son bureau. Puis, se tournant brusquement vers Mme Prudence :

—Nous avons appris bien des choses, dit-il, et vous allez avoir, j'espère, pleine et entière satisfaction.

—Vous savez ce qu'est devenue la fortune du marquis de Mimosa ?

—Parfaitement, chère madame, du reste, c'est la première chose à savoir.